

# L'équilibre d'un regard « dansé »

Pierre SCHROVEN, Hermann AMANN (ill.), *Haute voltige d'une présence sans nom*, L'Arbre à paroles, 2017, 53 p., 10 €, ISBN : 978-2-87406-652-8



C'est qu'il faut être un peu funambule, donc un peu poète soi-même, pour s'aventurer dans les altitudes où nous entraîne le dernier recueil de Pierre Schroven qui poursuit, avec persévérance, sa quête, intime et universelle, du mystère du vivant. Un même questionnement qui traverse la dizaine de recueils publiés à ce jour et qui confirme la cohérence d'une œuvre tout entière tournée vers la luminosité du sensible à explorer.

Si la thématique reste identique, le poète attaque ici l'ascension par le versant nord, le côté sans doute le moins éclairé, le plus ombrageux de la montagne de questions qui affluent. Comment nommer cette présence au monde qui semble si évidente ? Comment dépasser cette insistance à être si ce n'est par les mots ? Mais ceux-ci suffisent-ils ? Sont-ils les pitons essentiels à notre progression vers la hauteur seule « aimée des oiseaux » ? En s'interrogeant sur le sens de la langue elle-même, le poète déstabilise un peu plus le lecteur qui se sait en équilibre précaire sur le fil ténu de sa propre assurance. En élevant le regard vers une autre lucidité, bien au-dessus du grand cirque de la fête humaine, l'auteur parvient à saisir le moment où le voile infime se lève sur un autre type de joie. L'immanence de la nature et du sensible se révèlent dès lors que le corps trouve, dans cette nouvelle effervescence, un nouvel équilibre. Une stabilité fluide et aérienne qui rappellerait les gestes gracieux du danseur.

*L'effort d'une vie est de l'affirmer  
De réunir en elle toutes les perfections du monde  
En étant enfin pleinement  
Le corps mouvementé que nous sommes  
ce vent de folie  
Posant en équilibre sur la grille d'un jardin  
Dont la parole ferme les yeux de la certitude*

La langue dénuée d'artifices, dénudée, voire ici déniée, participe de cette économie de moyens qui permet au poète de toucher à cette « dansité » du sensible à laquelle fait référence le philosophe Marcel Paquet dans une préface à un précédent recueil de Pierre Schroven, intitulé justement *Dans ce qui nous danse* (L'Arbre à paroles, 2011). Chez le poète, le corps n'est pas en mouvement mais mouvementé, comme le soleil ne danse pas mais est dansé. Les vers semblent suffire à ne pas trop en dire. Ils se contentent de traquer les traces invisibles d'une transe ancestrale comme les tableaux d'un menuet vivant que chaque instant vécu, chaque lumière perçue peut révéler à qui sait voir et entendre sans forcément chercher à les nommer ou les hiérarchiser.

*Autant se taire si c'est pour répéter à perte de voix ce qu'on a vu et entendu*

Voilà la prise de risque qu'ose le poète ! Déchiffrer, dans l'épure ou le pigment d'une toile, dans les imperceptibles anfractuosités de la paroi à gravir, le feu et l'infinie étendue d'une vie vécue.

C'est qu'il faut être un peu trapéziste, donc aussi un peu philosophe, pour voltiger aux côtés de Pierre Schroven.

**Rony Demaeseneer**